Les souvenirs d'André Chabloz : ainsi allait la vie...

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **6 (1976)**

Heft 5

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les Souvenirs d'André Chabloz

Ainsi allait la vie...

Bursins : Le collège. L'auteur en fut l'élève jusqu'à 16 ans. L'immeuble est toujours le même.

Beaucoup de mes lecteurs ont connu le temps d'avant la Première Guerre mondiale de 1914 à 1918 qu'on appelle souvent aujourd'hui la « Belle Epoque ». Elle nous apparaît belle parce que nous étions jeunes alors, animés par une intense joie de vivre ; belle aussi parce qu'elle était apparemment gaie, d'une gaieté qui s'exprimait journellement. On fredonnait dans les étables et dans les vignes, les filles chantaient en relavant la vaisselle et le maçon sifflait en brassant le mortier. Le village vivait replié sur lui-même, tout occupé à son travail qu'il accomplissait à un rythme tranquille variant d'ailleurs avec les saisons.

En mars-avril, le bateau à vapeur amenait à Rolle et à Nyon des Savoyards venant pour les fossoyages ; réunis sur la place du port, ils y rencontraient des vignerons, discutaient avec eux un instant pour fixer le salaire qui variait, selon l'affluence, de 18 à 15 ou même 28 francs la semaine ; et s'il pleuvait six jours durant, il fallait les payer tout de même. En juin, c'était les femmes, les effeuilleuses, qui traversaient le lac ; elles arrivaient au village par petits groupes, les plus âgées portant sur la tête, posé sur un coussinet, un panier contenant des vêtements ; les plus jeunes vêtues de robes claires et légères tenaient à la main une valise. Pendant trois ou quatre semaines, peut-être davantage, elles allaient accomplir leur tâche pour un prix fixé d'avance, dont elles exigeaient le paiement en pièces d'or ; elles remplissaient ainsi de valeurs sûres le fameux bas de laine qu'elles conservaient sous la paillasse de leur lit à leur domicile savoyard. Malgré les fatigues de la semaine, toutes ces femmes se rendaient à Rolle le dimanche pour assister à la messe ; deux heures à pied aller et retour.

Dès le printemps et jusqu'en automne, l'école obligatoire, pour les plus de 12 ans, ne se tenait que de 7 heures à 9 heures le matin, à quoi il faut soustraire 12 à 14 semaines de vacances complètes pour les grands travaux : les foins, les moissons, les vendanges, le ramassage des pommes de terre et la surveillance des troupeaux dans les prés à partir du Jeûne ; levés à 5 heures, les grands garçons devaient traire, gouverner et porter le lait à la fruitière avant 6 heures.

Le dimanche se préparait le samedi après-midi dans les cuisines que l'on récurait à grand renfort de « panosse » de toile. On apportait sur le mur de la cour bassines et casseroles de cuivre et de laiton que l'on rendait brillantes et l'on alignait sur l'escalier d'entrée les paires de souliers du dimanche que l'on recouvrait de cirage qu'il fallait laisser sécher, puis brosser très longtemps pour qu'apparaisse une petite surface brillante qui s'agrandissait au fil des minutes.

Puis les bêtes connaissaient aussi l'événement ; les porcs, poussés hors de leur domicile, grognaient dans un espace limité par des planches et quand, pour nettoyer leur boiton, on soulevait le pont de planches qui s'y trouvait, des dizaines de rats grouillaient tout à coup. Je frappais avec un balai de bouleau sur la troupe qui criait avant de disparaître par un trou que je bouchais ensuite avec du ciment. Mais la nuit suivante, mon sommeil était hanté par une sarabande de rats dont je croyais sentir le frôlement de leur longue queue sur mon visage.

Tous les samedis soir, il s'agissait de balayer la cour et la rue voisine ; ainsi le village prenait un aspect endimanché ; les gens se montraient plus gais, plus contents de vivre. Et le soir, dans son local, la fanfare avait sa répétition hebdomadaire...

A. C.

Fête des mères

Un lis pour la sœur de charité,
Deux branches de lilas parfumées,
Trois œillets pour la patiente alitée,
Quatre pervenches autant de pensées,
Cinq boutons d'or, de très beaux [hortensias,
Six marguerites pour Ketty et Loucia,
Sept brins de muguets pour mon amie [Anne,
Huit giroflées avant qu'elles ne se [fanent.

Neuf tulipes rouges, Dix bluets pour [Yvonne,
Cent feuilles de lierres et de blanches [anémones,
Mille bouquets de violettes odorantes,
Fleuriront les humbles mères [aimantes.

Ma gerbe pailletée de myosotis
S'enlace de rubans, s'étoile de [narcisses,
Je n'oublie pas les splendides roses
Qu'à vos pieds mes amies je dépose.

Filles du printemps ; belles d'été, [femmes d'automne,
Toutes les fleurs sont à vous, mon [cœur vous les donne.

A. Champod